

UN GOUFFRE AMÉNAGÉ EN PROVENCE: *LE GOUFFRE DE GASPARD DE BESSE*

Si dans la pensée populaire la grotte représente le refuge, la sécurité, le « ventre de la mère », le gouffre quant à lui représente à l’opposé le danger, l’inconnu, la descente aux enfers¹. C’est vraisemblablement pour cette raison, imprégnée d’une symbolique ancestrale, que l’homme a occupé et aménagé les grottes ou creusé des galeries alors qu’il ne s’est que rarement aventuré dans les gouffres et avens. La difficulté de l’exploration puis de l’aménagement d’une cavité verticale, et le peu d’intérêt pour l’homme d’une telle activité, ont dû concourir à cette absence de gouffres et avens aménagés. Les très rares cavités verticales creusées ou aménagées sont majoritairement liées à une activité économique: recherche d’eau (puits), stockage de glace (par exemple glacières de Mazaugues²), extraction de la pierre (carrières de falun de Doué-la-Fontaine, Maine-et-Loire par exemple), exploitation minière (gouffre à Maule³, Saint-Pierre d’Entremont, Isère), exploitation du salpêtre⁴, affinage de fromages⁵ (grotte Saint-Ferréol à Campestre-et-Luc, Gard; aven des sablières à La Vacquerie, Hérault; aven du Mas de Rouquet à Pégairolles de l’Escalette, Hérault) ou plus récemment exploitation touristique (par exemple le gouffre de Padirac et l’aven Armand inaugurés respectivement en avril 1899 et juillet 1939). Les puits de lumière, décrits dans le Val de Loire, qui illuminent des sites troglodytiques, constituent un exemple de creusement de puits dans un but non économique. Ces puits de lumière, qui atteignent 10 à 15 m de profondeur, ont pour objectif de diffuser de la lumière dans les salles disposées autour de ce puits de lumière. Il ne s’agit pas d’une cour d’habitation troglodytique de plaine car il n’y a pas d’accès par ce

1. Jean-Jacques TERRIN, *Le Monde souterrain*, Paris, 2008, 359 p.

2. Ada ACOVITSIOTI-HAMEAU, « L’Artisanat de la glace en Méditerranée occidentale » dans *Cahier de l’ASER*, supplément n° 1, 1991.

3. Christophe GAUCHON, « Grottes et gouffres des montagnes françaises: essai de géographie culturelle et patrimoniale du karst profond », thèse de l’Université Joseph Fourier Grenoble I, spécialité Géographie, 1996, 432 p.

4. Daniel ANDRE, « Les Probables fours de salpêtriers » dans *Spéléo*, 2007, n° 58, p. 30-32.

5. Christophe GAUCHON, *op. cit.*

puits de lumière⁶. Au Mexique, d'étroits puits verticaux ont été creusés pour accéder à des chambres funéraires (site de Huitzilapa, État de Jalisco, Mexique). En Turquie, certaines villes-refuges de Cappadoce présentent également des puits dans les parois desquels sont creusées des marches et qui servent de liens entre différents étages de la ville-refuge⁷.

Ainsi, la découverte d'un gouffre aménagé en Provence prend toute son importance, d'autant que la destination première des aménagements observables reste énigmatique. Afin d'éviter sa dégradation et de respecter le souhait des « inventeurs » du site, nous ne précisons pas le lieu exact de sa localisation.

CADRE GÉOGRAPHIQUE ET DESCRIPTION DU SITE NATUREL

Le gouffre s'ouvre à environ 420 m d'altitude sur le rebord Nord d'un plateau karstique recouvert actuellement d'une garrigue dense et de petits arbres (chênes blancs). La zone où se trouve le site est sillonnée de chemins et de pistes qui ne semblent pas être d'anciennes voies de communications. Les alentours ne présentent que peu de traces d'aménagements ou d'habitations, si ce ne sont les vestiges d'un four à chaux à une centaine de mètres du gouffre, les premières habitations ou vestiges d'habitations étant à plus de 500 m à vol d'oiseau. Une ancienne demeure bourgeoise, appelée « Château », bâtie au XVII^e siècle et qui comptait 25 chambres, s'ouvrait à environ 1 200 m environ au Nord-Ouest. Les terrains sur lesquels s'ouvre le gouffre appartenaient à ce château jusqu'à leur vente à l'État (Conseil Général) en 1975. Le domaine était principalement exploité en magnanerie. Ce château, vendu à plusieurs reprises entre la fin du XIX^e siècle et 1950, a été occupé par les Allemands pendant la seconde guerre mondiale. Saccagé et miné en 1945, il a été détruit en 1960⁸.

Le gouffre se présente comme une grande cavité d'environ 24 m de profondeur actuelle s'ouvrant par une large ouverture au ras du sol. Celle-ci a une forme ovale, grossièrement orientée dans le sens Nord-Sud, d'environ 6,5 m de large et 10 m de longueur. Le fond du gouffre est constitué d'éboulis. Il a été surcreusé de 6 m de 1966 à 1976 jusqu'à sa profondeur actuelle sans qu'un fond ou un départ de galeries n'aient été détectés. Les parois sont lisses et pour certaines couvertes de concrétions de calcite.

HISTORIQUE DE LA REDÉCOUVERTE DU SITE

6. Martine HUBERT-PELLIER, *La Touraine des troglodytes*, Chambray, 1992; Laurent TRIOLET, *Troglodytes du Val de Loire*, Joué-lès-Tours, 2001, Coll. Passé Simple.

7. Jérôme et Laurent TRIOLET, *Les Villes souterraines de Cappadoce*, Torcy, 1993.

8. Marion DIGIER, rapport Conseil Général, 1993.

La première mention du site date de 1919 et a été publiée dans le *Petit Provençal*. À cette époque, le gouffre, pourtant connu, ne semblait pas avoir fait l'objet d'explorations, et le journaliste le décrit comme un gouffre « absolument à pic dont l'escarpement et la profondeur impressionnants, avaient jusqu'alors découragé la curiosité des habitants des environs et des touristes ». Aussi, afin d'explorer ce gouffre « qui de mémoire d'homme était insondé », une équipe de quelques amis, avec à leur tête un certain Monsieur L. Payan, Président d'un groupe d'excursionnistes, se fait guider par le curé d'un village voisin, l'Abbé Rebuffat jusqu'au site. La descente, racontée par le journaliste, commence alors et, après quelques mètres avec une corde, l'explorateur prend « pied sur le haut d'une sorte de grande cheminée... avant de pénétrer... dans une véritable cage d'escalier en colimaçon... certainement très ancienne ». Une première description rapide d'une construction haute d'une dizaine de mètres, mais malheureusement dont « le bas est... enterré sous des éboulis » est alors réalisée. « Un détail intrigue et prête aux suppositions les plus diverses, c'est la répartition... d'une quantité de niches de 0,20 m de hauteur sur 0,25 de largeur et autant de profondeur ». Le journaliste émet alors plusieurs hypothèses que nous détaillerons plus loin. Pour essayer de trouver la base de la construction, M. Payan engage l'année suivante des fouilles, rapidement abandonnées.

Vingt-quatre ans plus tard, en 1943, un groupe de trois amis, dont l'un des auteurs de cet article (AL), visite le site sur les indications de M. Payan. Une vingtaine d'années plus tard, en 1964, une patrouille scoutte décide de dégager l'escalier. Les marches sont devenues invisibles et l'escalier apparaît comme un véritable toboggan argileux. Elle découvre alors les marches « à la meunière » qui avaient tant surpris les premiers explorateurs. L'année suivante, un des trois amis de 1943 (AL) accompagné d'autres amis, se joint aux scouts. Commence alors une véritable entreprise de déblayage qui durera jusqu'à la dispersion de l'équipe, onze ans plus tard, après avoir remonté 200 tonnes de déblais divers, par charges de 100 kg triées à la main, et avoir consolidé les fondations de cette construction par la réalisation de deux poutres de béton armé de 8 tonnes chacune, avec un grand souci de l'esthétique des lieux. Par la suite, les scouts ont, quant à eux, abandonné les travaux en 1967 mais leur chef restera avec l'équipe jusqu'au bout, en 1975. L'un des inventeurs du site, co-auteur du présent article (AL), a, depuis l'abandon des travaux, continué à surveiller le site et a y amener des spécialistes, historiens ou archéologues. Nous ayant alerté en 2006 de l'existence de ce gouffre, nous avons alors commencé son étude.

Le seul aménagement présent dans le gouffre est constitué par une imposante «cage d'escalier», ressemblant à une tour, se terminant par une petite salle s'ouvrant par une porte à linteau sur le fond du gouffre. Cette «cage d'escalier» est constituée de deux parties distinctes: une première construction d'une hauteur de 6 m environ, bâtie sur les éboulis du fond du gouffre, barre totalement sa largeur et constitue la première partie inférieure de l'escalier. Une seconde construction, haute de 6,5 m, prenant appui sur la première, mais en retrait par rapport à celle-ci, constitue la partie supérieure de l'escalier. La partie supérieure de cette seconde construction, qui devait vraisemblablement s'ouvrir en surface, a été détruite.

L'ensemble de la construction est constitué de moellons irréguliers grossièrement taillés réunis par un faible mortier à la chaux. Les **figures 1 à 3** montrent des coupes et des élévations de la construction.

La partie inférieure de l'escalier

La façade extérieure de cette construction est constituée par un mur, large de 6 m (fig. 2-B), prenant appui sur les deux parois opposées du gouffre (**photo 4**). Sa hauteur est actuellement de 6,50 m mais devait être supérieure, ainsi que le suggèrent les vestiges arasés d'une ouverture (fenêtre) et l'état du mur. Ce mur est percé à sa base d'une porte à linteau de 0,60 m de largeur et de 1,75 m de hauteur (fig. 2-B). Un arc de décharge la surplombe. À l'époque de sa construction, cette porte devait s'ouvrir sur le fond du gouffre constitué par des éboulis. Cet espace, d'une longueur maximale de 5,5 m et d'une



Photo 4 - Partie supérieure de l'escalier encaissé dans le puits.
Cliché D. Allemand.

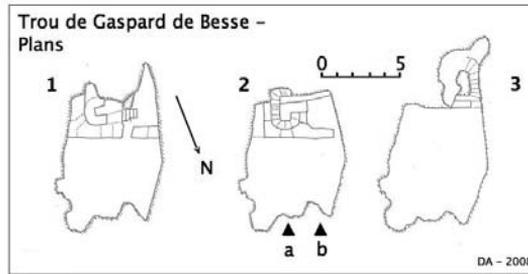


Figure 1 - Plans à différents niveaux du Gouffre de Gaspard de Besse. 1 : Niveau du sol (1 sur figure 2); 2 : niveau plateforme (2 sur figure 2); 3 : niveau escalier supérieur (3 sur figure 2). Les flèches « a » et « b » matérialisent l'élévation A représentée respectivement sur les figures 2 et 3. L'échelle est fractionnée en mètres.

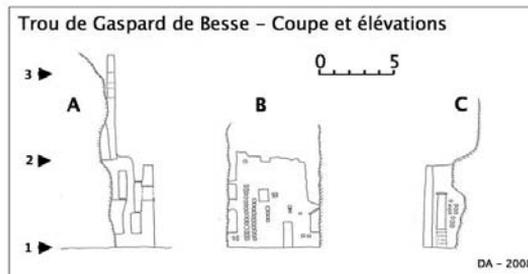


Figure 2 - A : Élévation réalisée au niveau de la flèche « a » (fig. 1., coupe 2). Les flèches 1, 2 et 3 matérialisent les coupes représentées sur la figure 1; B : façade externe du bâtiment inférieur; C : Façade de l'entrée inférieure de l'escalier. L'échelle est fractionnée en mètres.

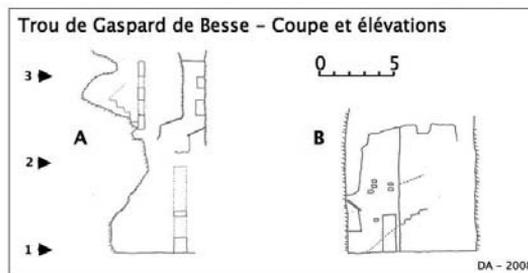


Figure 3 - A : Élévation réalisée au niveau de la flèche « b » (fig. 1, coupe 2) et façade externe du mur supérieur en encart. Les flèches 1, 2 et 3 matérialisent les coupes représentées sur la Figure 1; B : façade interne du bâtiment inférieur et escaliers. L'échelle est fractionnée en mètres.

largeur de 4,5 m, devait constituer une surface maximale de 21 m². Lors de la découverte du site, cette surface, de même que la base du mur, était recouverte de nombreux éboulis sur plus d'un mètre d'épaisseur. Lors du dégagement de ces éboulis, aucune surface égalisée (dallages ou autre) n'a été observée suggérant que le fond de l'époque devait déjà être constitué d'éboulis.

Plusieurs autres ouvertures sont visibles: à l'ouest, deux ouvertures superposées prennent appui sur le rocher (fig. 2-B). L'ouverture inférieure mesure environ 0,60 m de large et 1,40 m de hauteur maximale. Sa partie supérieure est couverte par un linteau incliné constitué d'une dalle plate. L'ouverture supérieure est en partie détruite, mais possédait encore en 1944 son linteau de fermeture. Au centre, une fenêtre de 0,65 m de large x 0,90 m de hauteur s'ouvre sur l'escalier. À l'extrême est, deux autres ouvertures, hautes respectivement de 1,4 m (ouverture inférieure) et 0,80 m (ouverture supérieure), sont accolées au rocher. L'ouverture inférieure, qui s'ouvre à 1,40 m du sol, conduit à un couloir en Y en cul-de-sac se terminant par deux diverticules, accolés à la paroi naturelle du gouffre et situés sous l'escalier supérieur d'environ 1,20 de hauteur (fig. 1-1). Le premier diverticule mesure 0,50 m de large et 1,90 de longueur. Sa hauteur va en s'abaissant à quelques centimètres au bout du diverticule. Le second diverticule mesure environ 1,40 de longueur sur 0,30 - 0,40 cm de largeur. L'ouverture supérieure donne un éclairage à l'escalier. Une troisième ouverture au-dessus des deux premières a perdu son couverture. Cette façade comporte également 41 niches, qui avaient tant intrigué les premiers explorateurs. Ces niches, d'environ 0,20 x 0,20 m et de 0,40 m de profondeur en moyenne, sont regroupées en 4 rangées superposées de l'Est vers l'Ouest, de 15, 11, 4 et 3 niches et quelques autres niches isolées (photo 7). Elles sont étalées de 0,50 m au-dessus du sol à 5,50 m. Lorsqu'elles sont superposées, les niches sont simplement séparées par une lause peu épaisse (photo 5).

Le bâtiment abrité par la façade est composé de deux parties: à l'ouest, cette construction se résume à un simple mur de 0,80 m d'épaisseur délimitant une petite salle de 3 m² environ. La porte s'ouvre dans l'épaisseur de ce mur. Dans sa partie est, la construction est massive et abrite un remarquable escalier en colimaçon (photo 6). L'entrée de cet escalier démarre à 1,25 m du sol de la petite salle par une porte à linteau, haute de 2,40 m et large de 0,50 m. On y accède par un escalier extérieur, bâti dans cette petite salle (fig. 3-B). L'escalier souterrain est abrité dans l'épaisseur du mur dans un couloir étroit de 0,50 m mais haut de près de 2 m (fig. 1 et 2). Ses marches sont hautes (0,20 - 0,25 m) et peu profondes (0,25 - 0,35 m). Linéaire sur environ 1,50 m, ce couloir monte rapidement et atteint un colimaçon. À ce niveau, l'escalier, constitué de pierres plates laissant du vide entre elles (photo 6) comme une échelle meunière, est bâti au-dessus d'un vide où l'on accède par l'entrée inférieure Est décrite ci-dessus. Le colimaçon après un tour complet à 180°



Photo 5 - Assises de niches
séparées par une pierre
plate.
(Cl. D. Allemand)



Photo 6 - Escalier et
niches intérieures.
(Cl. D. Allemand)



Photo 7 - Paroi percée de niches. (Cl. D. Allemand)

débouche sur le haut de la construction, (photo 4 fig. 1-2). L'escalier reste protégé par le mur, qui ne possède sûrement plus sa hauteur originelle. Une fenêtre, aujourd'hui en partie arasée, devait éclairer cette partie de l'escalier qui était peut-être couverte, bien qu'aucune trace de voûtement soit actuellement visible. La partie souterraine de l'escalier est éclairée par une fenêtre. L'ensemble de cet escalier et de son pilier central est remarquablement construit. De nombreuses niches, de taille similaire aux niches extérieures, sont également présentes dans la petite salle à l'entrée basse de l'escalier (12 niches percées dans le mur abritant l'escalier, 6 dans le mur externe) et dans l'escalier lui-même (20 niches réparties en 4 groupes de 5 + 3 + 11 + 1).

Après un nouveau tournant, l'escalier, à ce moment à l'air libre, se dirige vers la paroi du gouffre pour entrer à la base de la partie supérieure de la construction.

La partie supérieure de l'escalier

De structure plus simple que la construction inférieure, la construction supérieure utilise une cheminée naturelle que le mur de façade barre totalement. Ce mur, épais d'environ 0,45 m protège l'escalier. Partant du bas de cette construction, l'escalier rectiligne est étroit (0,40 à 0,60 m) et les marches hautes (0,25 m). Il est délimité au nord par le mur de façade et au sud par la paroi naturelle du gouffre (fig. 2-A et 3-A). Arrivé dans la cheminée, l'escalier tourne à 90° pour repartir vers le Sud. À ce niveau, l'escalier est entièrement souterrain, mais seul le mur de façade est construit, le plafond

étant naturel. L'escalier est éclairé par deux ouvertures superposées, hautes de 1 m et 0,75 m respectivement pour l'ouverture basse et haute. Les deux fenêtres prennent appui sur la paroi Ouest du gouffre. À la base de ce mur, se trouve un arc de décharge constitué en partie par un linteau incliné.

L'escalier s'engage alors dans un court (2 m) boyau. Le mur est encore percé de 3 + 7 niches. L'escalier retourne de nouveau à 90°, cependant à partir de ce niveau, il est très dégradé et les marches difficiles à voir, parfois détruites (fig. 1-3). Il débouche après un ressaut sur une petite plate-forme située au sommet du mur de la construction supérieure. Cette plate-forme est en fait constituée par un bloc de roche, tombé de la surface, et ayant dans sa chute écrasé en partie les dernières marches de l'escalier. À partir de là, plus aucune trace d'aménagement n'est visible. Une petite escalade de 2 m est nécessaire pour sortir du gouffre. Aux alentours immédiats, aucun aménagement n'est visible.

DATATION

Aucune mention ancienne du site n'est connue, et son nom actuel, « Gouffre de Gaspard de Besse » ne nous aide pas, tant il y a de sites nommés d'après le nom de ce brigand légendaire qui naquit à Besse le 9 février 1757 et fut exécuté à la roue le 25 octobre 1781 à Aix-en-Provence à l'âge de 23 ans⁹ : trou de Gaspard de Besse à la Sainte-Baume, à Évenos, grottes de Gaspard de Besse au Gros-Cerveau, à Saint-Quinis à Besse-sur-Issole, à Ollioules, au Mont Vinaigre dans l'Estérel¹⁰... À l'instar des autres grottes murées du Sud-est de la France que nous avons étudiées¹¹, l'élément principal de datation reste la typologie de la construction. Ici, l'architecture est typiquement moderne, avec des moellons irréguliers, grossièrement taillés, noyés dans un faible mortier à la chaux. La construction ne semble donc pas être antérieure au XVII^e siècle et plus vraisemblablement contemporaine ou postérieure au XVIII^e siècle.

D'autres éléments nous aident, puisque lors du déblaiement du fond du gouffre divers objets ont été trouvés. Tout d'abord diverses céramiques

9. Gaston BELTRAME, *Gaspard de Besse et autres brigands*, Ollioules, 1985.

10. Louis HENSELING, « Baumes et Grottes », dans *Zigzags dans le Var*, 8^e série, Toulon, 1938, p. 32-37.

11. Cf. pour synthèses récentes Denis ALLEMAND, Catherine UNGAR, « Provence et Comté de Nice : L'architecture troglodytique », dans *Dossiers de l'Archéologie*, 2005, n° 301, p. 50-55; Denis ALLEMAND, Catherine UNGAR, « Grottes-Refuges en Provence orientale : de l'abri temporaire au château troglodytique », dans *Actes du 3^e colloque pluridisciplinaire de Saint-Martin-Le-Vieil, « Habitat troglodytique et sites rupestres au Moyen Âge »*, Carcassonne, 2009.

s'étalant du XVII^e-XIX^e siècle¹² (faux marbre à pied recreusé du XVII^e de Roquefeuille à Jouques, fragment de cruche à engobe blanc et fond marron, glacé au plomb, milieu XVII^e - fin XVIII^e, assiette italienne d'Albissola du XVIII^e-XIX^e) ainsi qu'une pièce de monnaie datée de 1627 (double tournois). Rien n'indique cependant que ces objets aient été contemporains de l'utilisation de la construction puisqu'ils ont été retrouvés au milieu des éboulis. Plus intéressant, car donnant une limite antérieure à la construction, la découverte en 1975, lors du déblaiement du fond du gouffre, d'ossements humains à -24 m au milieu d'un véritable charnier (chèvres, mulets, ânes, porcs) ainsi que d'un chien avec un collier anti-loups. Les ossements humains ont été datés du XV^e siècle (1427-1473) par le Centre de datation de l'Université Claude Bernard Lyon I (UMR CNRS 5138) par le radiocarbone (Ly-14046, échantillon 19408). Ces ossements avaient été écrasés, suggérant que l'homme était tombé dans le gouffre avec son chien, et peut-être son âne et ses chèvres, puis avait été enseveli sous des pierres, peut-être en fuyant un incendie sur le plateau comme l'attesterait la présence de bois carbonisés dans la même couche archéologique. Sa découverte 4 m sous la base de la construction, et donc sous les déblais recouvrant le corps, démontre que la construction est obligatoirement postérieure au XV^e siècle, confirmant la datation typologique.

FONCTIONNALITÉS HYPOTHÉTIQUES DE L'AMÉNAGEMENT

Conditions initiales de la construction

Tout d'abord, il faut imaginer le gouffre à son origine, vaste puits de 20 m de profondeur. Quand on connaît la peur que ces gouffres inspiraient aux populations, il faut d'emblée émettre l'hypothèse, soit que la construction est récente (XIX^e siècle, datant des débuts des explorations des « abîmes »), soit qu'elle résulte d'une grande nécessité. Il faut également imaginer la difficulté de l'entreprise, qui a dû nécessiter la mise en place d'échafaudages pour descendre au fond du gouffre et débiter, par la base obligatoirement, la construction. Aussi, un tel travail paraît être l'œuvre de maçons professionnels, quoique certaines parties de la construction soient d'une plus grande rusticité, mais peut-être s'agit-il dans ce cas d'une restauration du bâtiment initial.

Les hypothèses des premiers visiteurs

12. Détermination Dr Françoise BRIEN, archéologue à Toulon.

Proposer maintenant des hypothèses pour expliquer pourquoi ces maçons sont venus construire cette « tour enterrée » est difficile, tant les questions sont nombreuses, en particulier concernant le rôle des nombreuses niches. Déjà les premiers explorateurs se posaient de nombreuses questions publiées dans l'article de 1919: « Faut-il voir dans cette construction, comme certains le prétendent, un colombarium antique, monument destiné à contenir dans des urnes *ad hoc* les cendres des morts ? La grossièreté de cette construction et le défaut d'esthétique ne nous paraissent pas justifier cette explication. Ne serait-ce pas plutôt quelques repaires de malfaiteurs qui aux siècles passés terrorisèrent la Provence ?... Quoi qu'il en soit, que ce monument ait été élevé par les anciennes peuplades de la Gaule ou par les Mandrin ou Gaspard de Besse de Provence, il n'en présente pas moins un intérêt d'autant plus passionnant qu'il garde encore tout son secret ».

Colombarium antique: plusieurs arguments vont à l'encontre de cette hypothèse. Tout d'abord la datation de la construction est moderne. D'autre part, très peu de poteries furent découvertes lors du déblaiement du fond du gouffre. Cette hypothèse semble donc à écarter.

Repaire de brigands: si la datation est cette fois possible avec la période de brigandages de Gaspard de Besse (ou d'autres brigands de son époque), il semble difficile d'imaginer un repère aussi difficile à construire pour simplement une surface de 21 m², au sol irrégulier, sujet à des chutes de pierres et aux intempéries. À part le couloir en cul-de-sac qui aurait pu servir de cachette, la construction ne révèle aucune possibilité d'habitation. Il semble d'ailleurs que le gouffre n'ait jamais reçu de protection contre la pluie car aucun vestige de tuile n'a été découvert dans les 200 t de déblais remontés du fond.

D'autres hypothèses...

Si ces deux hypothèses peuvent être écartées, alors pourquoi avoir construit cette tour ? Six hypothèses peuvent être avancées :

I - Un temple initiatique réservé à une secte au XVIII^e siècle: cette hypothèse irait bien avec l'absence de nécessité d'avoir une grande surface au fond du gouffre, l'accès étant limité à quelques privilégiés. Selon J. et L. Triolet¹³, « les franc-maçons, cultivant le goût du mystérieux, se réfèrent au thème de la caverne ou du souterrain. Au début du XIX^e siècle, le rite de passage au quatrième grade ("Élu") nécessitait une loge formée de trois "appartements", le deuxième étant "la chambre obscure ou caverne". Dans un manuel de 1820 on peut lire: Cette chambre représente un désert aride. Dans un des angles,

13. Jérôme et Laurent TRIOLET, *Souterrains et Croyances*, Rennes, 2002, Coll. Mémoires de l'histoire.

est un réduit qui figure une caverne, taillée dans le roc, où l'on est censé descendre par neuf marches rustiques » (p. 92-93). Ce lien entre rite maçonnique et site souterrain est notamment mis en évidence par J. et L. Triolet¹⁴ dans le cas de la bove des chevaliers (Orne) dont la cavité souterraine de forme géométrique s'intégrait dans les jardins aux formes géométriques et symboliques du château de la Jaunière. De façon similaire, aux grottes de Ferrand (Gironde), Elie de Bétoulaud a réalisé au XVII^e siècle un ouvrage souterrain comprenant un labyrinthe et une longue galerie assimilée à la galerie des glaces de Versailles pour la seule gloire de Louis XIV et pour la postérité¹⁵. Au gouffre Gaspard de Besse, la présence d'un escalier menant à une cavité aveugle correspond parfaitement avec les prérequis mentionnés dans le manuel de 1820 relevés par J. et L. Triolet. La proximité du « château » du XVII^e siècle cadre également bien avec la comparaison faite avec la bove des chevaliers. Y a-t-il eu des rites maçonniques au gouffre de Gaspard de Besse ? Les niches correspondent-ils à un éclairage pour des visiteurs célébrant des cérémonies initiatiques ou nocturnes ? Cependant, aucune trace de suie ne prouve l'utilisation des niches pour l'éclairage et l'existence de sectes n'a jamais été établie dans la région, surtout depuis le XVIII^e s.

II - Pigeonnier: les niches pourraient être des trous de boulins servant de nids à des pigeons. La dimension des niches est compatible avec cette fonction. En effet, dans la grotte dite du « Colombier », située dans le vallon de la Pia à Tende (Alpes-Maritimes), nous avons pu compter près de 350 niches d'une taille variant entre 17 et 25 cm pour la hauteur, 14 à 18 cm pour la largeur et d'environ 35 cm de profondeur¹⁶. Ces niches sont disposées de façon irrégulière. D'autres pigeonniers souterrains, construits dans des grottes (Font d'Herbie à Cregols¹⁷) ou creusés en forme de puits sont connus, comme l'étonnant pigeonnier de Tourtenay près de Saumur (Maine et Loire). En Anjou, les pigeonniers troglodytes étaient nombreux et toujours construits avec grand soin¹⁸. Dans ces régions, la possession d'un pigeonnier constituait un titre nobiliaire alors que dans le midi, elle n'équivalait qu'à un droit de propriétaire¹⁹. M. José Taquet, de la Fédération Colombophile Française, nous a précisé que cette hypothèse était tout à fait vraisemblable, les pigeons prenant l'habitude rapidement de circuits étroits et souterrains. De plus, l'ouverture de pigeonniers par le haut est employée pour préserver les pigeons des poursuites de rapaces, les pigeons tombent à l'intérieur de la cavité comme des pierres et le rapace n'ose pas les suivre.

14. Jérôme et Laurent TRIOLET, *op. cit.*

15. Jérôme & Laurent TRIOLET, *op. cit.*

16. Catherine UNGAR, Denis ALLEMAND, « Fortifications troglodytiques du sud-est de la France: deux grottes murées dans la haute vallée de la Roya », dans *Mémoires de l'institut de Préhistoire et d'Archéologie des Alpes-Maritimes*, 1992, tome XXXIV, p. 103-113.

17. Pierre MINVIELLE, *Guide de la France souterraine*, Paris, 1970.

18. Jean et Camille FRAYSSE, *Les Troglodytes en Anjou à travers les âges*, Cholet, 1963.

19. Jean et Camille FRAYSSE, *op. cit.*

Curieusement, lors de la découverte du site, un hibou grand-duc habitait la salle inférieure.

III - Magnanerie : dans le val de Loire, de petites excavations, semblables à des trous de boulin de pigeon, sont en fait d'anciennes magnaneries souterraines. Les chenilles du ver à soie sont disposées dans ces petites niches où elles se nourrissent des feuilles de mûriers et où elles développent leur cocon de soie le long de branches de bruyère. Selon Hubert-Pellier²⁰, les niches « présentent la forme de parallélépipèdes évidés aux dimensions exiguës ». À Rochecorbon, la magnanerie décrite par ce même auteur présente des niches de dimensions de 0,17 m à 0,20 m de côté et seule la profondeur des niches varie de 0,15 m à 0,30 m. La sériciculture a été introduite en France au début du XIV^e siècle et s'est fortement développée au XVI^e siècle, notamment dans la région de Tours qui reçut le monopole de cette activité de Charles VIII²¹. C'est vraisemblablement à cette époque que se développent les magnaneries troglodytiques du Val de Loire. Au XVIII^e siècle, la production de la soie s'intensifie dans toute la France et notamment dans le sud de la France, où la sériciculture se développe dans le centre et l'est varois²². Cet auteur ne note cependant aucune entreprise dans le sud-ouest du Var alors que le château voisin du gouffre a longtemps abrité une magnanerie. Le Val de Loire reste la seule région pour laquelle nous avons des mentions manifestes de magnanerie troglodytique. D'autre part, les conditions d'élevage sont relativement strictes et nécessitent une température d'environ 25 °C nécessitant une exposition au sud et très fréquemment un système de chauffage complémentaire. Les chenilles tombant facilement malade dans des milieux frais et humides, un tel élevage dans le gouffre de Gaspard de Besse semble bien improbable.

IV - Fromagerie : ainsi que nous l'avons dit en introduction, les rares gouffres aménagés en France l'ont été souvent pour y affiner des fromages. Si ces gouffres sont retrouvés surtout dans la région de production du Roquefort, on en trouve également dans d'autres régions, le Vercors en particulier²³. Leur utilisation a débuté dès la fin du XIX^e siècle (1883 pour la grotte Saint-Ferréol à Campestre-et-Luc, Gard). Il s'agit d'un gouffre profond de 55 m²⁴. L'on y descendait initialement par une corde à nœuds, vite remplacée par un treuil. Les fromages étaient affinés sur des étagères de bois. Elle fut abandonnée en 1929. Même si les avens utilisés dépassent les 50 m de dénivelé, ils ont été aménagés uniquement sur les 15 premiers mètres avec des étagères pour recevoir les fromages. Ces étagères étaient souvent en bois

20. Martine HUBERT-PELLIER, *op. cit.*

21. Laurent TRIOLET, *op. cit.*

22. Yves & Isabelle FATTORI, *La Soie, de la graine au tissu : la sériciculture dans le Var*, Draguignan, 1989.

23. Christophe GAUCHON, *Fréquentation et Aménagement des cavités naturelles en Provence et dans les Préalpes*, Mémoire de DEA, Université de Bordeaux I, 1990; Christophe GAUCHON, *op. cit.*

24. Christophe GAUCHON, *op. cit.*

(aven des Sablières) mais également en lauses (grotte de Meyrueis, Meyrueis, Lozère). Si l'hypothèse de la fromagerie est cohérente avec la datation de notre site, avec la faune recueillie dans les déblais (typique d'une économie pastorale) et les caractéristiques géographiques de ces régions calcaires provençales propices à l'élevage d'ovins et de caprins, par contre de nombreuses questions se posent : pourquoi les niches ont-elles été construites sans ordre apparent, au lieu de constructions régulières sur la façade principale externe optimisant l'espace, sans affaiblir le mur épais ? Pourquoi autant de niches dans les escaliers pourtant peu pratiques d'accès (mais *a contrario* protégées de la pluie) ? Pourquoi pas de niches plus profondes pour optimiser la place ? Comment expliquer le transport de fardeaux dans les escaliers étroits ?

V - Extraction minière : cette hypothèse peut être rejetée immédiatement puisque aucune trace d'une quelconque activité d'extraction de minéral (calcite ou salpêtre par exemple) n'est visible, à moins que l'activité n'ait seulement consisté qu'à extraire les roches calcaires du fond pour les fours à chaux proches. Dans ce cas, la construction aurait eu comme utilité de descendre au fond du gouffre afin de remplir d'éventuels seaux, remontés en surface à l'aide d'une poulie. Mais alors pourquoi les niches (éclairages, mais voir les commentaires ci-dessus par rapport à cette fonction) ? On peut également se demander si l'extraction de roche en surface n'était pas plus facile que l'aménagement de l'aven, d'autant que des traces d'extraction sont visibles non loin, à proximité de fours à chaux.

VI - Aménagement touristique. À la suite des explorations d'Edouard-Alfred Martel, un engouement est apparu pour le monde des cavernes. Les visites de grottes, les reconstitutions de fausses grottes alimentent les premiers aménagements pour le tourisme, le romantisme faisant d'une simple cavité une merveille de la nature. On serait bien en peine de trouver aujourd'hui un intérêt dans la visite de la grotte de Saint-André, simple pont naturel de tuf, au nord de Nice, qui pourtant fut un haut-lieu touristique dans les années 1860-1890 et dont l'inventeur de la Côte d'Azur fait une description lyrique : « fendant son cristal qui, du fond, bondit en cascade éblouissante de blancheur, nous suivons d'obscurs méandres tapissés de capillaires, sous les arabesques de stalactites imposantes »²⁵. L'aven de la Ratapignata, à Falicon au Nord de Nice, fait également partie de ces merveilles de la nature « et réunit comme en un seul point de vue ces magnificences et beautés singulières »²⁶. But d'excursions, il est curieusement surmonté d'une pyramide, dont l'origine a fait couler beaucoup d'encre et suscité de nombreuses élucubrations (du culte de Mithra aux trésors des templiers²⁷). Pourtant, il semble que cette pyramide, dont aucun guide ne parle,

25. Stephen LIEGEARD, *La Côte d'Azur*, Paris, 1894.

26. Dante Gabriel ROSSETTI cité par Catherine UNGAR, « Nouveaux Aperçus sur les origines de la pyramide de Falicon », dans *Mémoires de l'Institut de Préhistoire et d'Archéologie des Alpes-Maritimes*, 1983, tome XXV, p. 73-77.

ait été construite au moment de la découverte de la grotte, au tout début du XIXe siècle²⁸. Dans le cas du Gouffre de Gaspard de Besse, l'escalier pourrait tout simplement être l'œuvre du propriétaire du terrain, les châtelains du château tout proche, qui auraient pu l'utiliser non pas pour des visites touristiques mais pour leur simple agrément et celui de leurs invités. L'étroitesse des escaliers et l'humidité pourraient être des arguments contre cette hypothèse, initialement évoquée par M. Bruno Bizot (Conservateur au SRA-PACA) lors de sa visite du site, mais la grotte de la Ratapignata, évoquée ci-dessus, s'ouvre en pleine garrigue sans chemin d'accès et la descente est abrupte. Le seul point, toujours le même, qui pose problème est pourquoi les niches ? Source de lumière ?

CONCLUSIONS

La rareté des aménagements historiques de gouffres et l'originalité de la construction du gouffre de Gaspard de Besse, fait de ce site un site exceptionnel qui demande à être protégé. Construite avec une grande maîtrise, cette cage d'escalier demeure cependant bien énigmatique. On le voit à l'énumération ci-dessus, si les hypothèses sont nombreuses, toutes se heurtent à la présence des niches et leur fonction. L'exiguïté du fond du gouffre et l'absence de tout aménagement pour en favoriser l'habitabilité rendent encore plus complexe l'interprétation du site. L'hypothèse du colombier, développée ci-dessus et renforcée par le nom de *Colombarium* quelquefois donné à l'aven, permet d'expliquer la présence des niches. Elle serait confortée par la présence, certes modeste, de deux os de pigeons parmi les déblais remontés du fond du gouffre²⁹. Une recherche dans les archives locales pourrait peut-être permettre de valider cette hypothèse...

Régine BROECKER, Denis ALLEMAND, André LEONE,
Jean-Pierre HUGHES, Luc STEVENS

*

* *

27. Henri BROCH, *La Mystérieuse Pyramide de Falicon*, Paris, 1976.

28. Catherine UNGAR, Pierre BENY, Yann DUVIVIER, «La Pyramide de Falicon et la Grotte des Ratapignata», *Mémoires de l'Institut de Préhistoire et d'Archéologie Alpes-Méditerranée*, tome I, 2008, p. 3-312.

29. Sur un total de 183 os appartenant principalement à des chèvres (98) à des ânes (34) porcs (25) et chiens (23) rongeur (1). Analyse faunique due à Martine Leguilloux (Centre archéologique du Var).

Remerciements Toutes les personnes ayant travaillé dans ce gouffre pour en permettre aujourd’hui la visite et la protection et en particulier M. Louis Sciarli, photographe industriel (Cité Radieuse, Marseille), M. Jean Gaubert, entrepreneur, qui a fourni gracieusement les matériaux pour les poutres, ainsi que M. José Taquet (Chargé des Recherches Scientifiques, Fédération Colombophile Française, 54 boulevard Carnot, 59000 Lille, www.colombophiliefr.com). Nous remercions également les agents du Conseil Général pour leur autorisation de visiter le gouffre et leur aide sur le terrain. Une version préliminaire de cet article est parue dans la revue *Subterranea* (2009).